

TEMPS ET LANGAGE CHEZ SAVATIE BAȘTOVOI EN FRANÇAIS

Cristina ȚURAC-DRAHTA

Université « Ștefan cel Mare » de Suceava, Roumanie
cristina.drahta@litere.usv.ro

Résumé : Le roman *Iepurii nu mor* de Savatie Baștovoi (publié en roumain en 2007 en deuxième édition chez Polirom) évoque, entre autres choses, l'enfance d'un jeune garçon, Alexandr Vakolovski, qui vit pendant les années 1980 en Bessarabie, un petit territoire annexé à l'époque par le URSS. Une terminologie spécifique à ce régime oppressif est utilisée comme toile de fond dans le roman afin de dresser une chronique de cette période. La traduction en français (*Les lapins ne meurent pas*) réalisée par Laure Hinckel et publiée chez Jacqueline Chambon (Actes Sud) en 2012 doit escalader plusieurs obstacles. La question à laquelle notre article essaie de répondre est comment cette traduction réussit à résoudre le défi terminologique et comment elle rend toutes les particularités de cet espace trouvé à un moment donné sous le régime communiste. Notre approche traductologique est une analyse de la traduction culturelle.

Mots-clés : *traduction culturelle, terminologie communiste, emprunt, report.*

Abstract : The novel *Iepurii nu mor* by Savatie Baștovoi (published in Romanian in 2007 as a second edition by the Polirom Publishing House) evokes, among other aspects, the childhood of a young boy, Alexandr Vakolovski, living during the 1980s in Bessarabia, a little territory annexed at that time by the URSS. A well-grounded terminology specific to the oppressive system is used in the novel as a *canvas* in order to draw up a chronicle of that period. The French translation (*Les lapins ne meurent pas*) made by Laure Hinckel and published by the Jacqueline Chambon (Actes Sud) Publishing House in 2012 faces several obstacles quite difficult to overcome. The question that our paper aims to answer is how this French translation solves this terminological challenge and how it can restore all the particularities of the Eastern European space under the communist regime. Our translation studies approach is an analysis of the cultural translation.

Keywords : *cultural translation, communist terminology, borrowing, cultural transplantation.*

Introduction

Traduire la culture est une démarche que suppose tout travail de transposition mais, lorsqu'il s'agit d'un texte de départ qui évoque une culture ayant à un moment

donné un système politique et donc un appareil terminologique différent par rapport à la culture d'arrivée, le traducteur est censé déployer des compétences culturelles importantes afin de réussir à faire passer le message pendant qu'il inscrit l'altérité dans le texte.

Jean-Louis Cordonnier attire l'attention sur le lien étroit entre le culturel et le politique :

« Le politique est en effet de première importance dans la détermination d'une culture et dans ses rapports avec les autres cultures. La traduction se trouve entièrement dans ce cadre, qu'elle montre les modes de traduire d'une culture dans son ensemble, ou qu'elle montre le mode de traduire d'un sujet particulier. » (Cordonnier, 1995 : 9)

La culture est difficile à circonscrire, alors traduire la culture est une démarche encore plus complexe. À Cordonnier d'en exprimer la difficulté :

« Traduire, c'est établir un contact, qui est en interaction avec un ensemble d'autres contacts, plus ou moins importants, noués antérieurement, connus ou inconnus du traducteur, et qui ne recouvrent pas la culture étrangère dans sa totalité ; traduire, c'est aussi travailler parfois dans un contexte de rareté des échanges culturels. C'est à cet endroit même, dans l'aspect qualitatif et quantitatif des échanges interculturels, que réside l'espace de l'intraduisibilité. Celle-ci est historique et culturelle, proportionnelle à la quantité et à la qualité des contacts établis avec l'Autre. Il y a un dialogue entre le texte traduit, les autres textes traduits et le commentaire. » (Cordonnier, 1995 : 10-11)

Le roman *Iepurii nu mor* (*Les lapins ne meurent pas*) dont nous nous sommes occupée dans cet article est né dans un contexte culturel particulier. Écrit et publié en roumain, mais évoquant des événements qui se déroulent dans un espace et un contexte autre que la Roumanie, le roman fait référence à une réalité politique à laquelle la Roumanie n'a tout de même pas été étrangère. L'espace qui héberge l'action du roman est une province qui, à l'époque des événements décrits – les années 1980 – faisait partie de l'Union soviétique et était appelée République socialiste soviétique de Moldavie qui correspond actuellement au pays indépendant la République de Moldavie ou Bessarabie, comme on l'appelle en Roumanie.

L'auteur est Savatie Baştovoi, un jeune écrivain roumain né sur ce territoire en 1976, fils d'un professeur de philosophie à l'Université de Chişinău et propagandiste communiste athée et d'une fille de prêtre orthodoxe. Il fait ses études lycéales à Iaşi en Roumanie, étudie la philosophie à Timişoara, toujours en Roumanie et se remarque rapidement en tant que poète, devenant vite très apprécié et très primé. Il publie des

volumes de poèmes *Elefantul promis* (1996), *Cartea războiului* (1997), *Peștele pescar* (1997), étant présent dans des anthologies aux Etats-Unis, en Allemagne, en France.

En 1999, à l'âge de 23 ans, il prend la décision radicale de quitter les vanités du monde pour devenir moine orthodoxe¹. Il vit actuellement en République de Moldavie en tant que hiéromoine². Même depuis le milieu monastique il continue à publier des essais et des romans³ dont certains ont connu plusieurs rééditions. Entre temps, il a fondé la maison d'édition Cathisma, devenue prestigieuse, à Bucarest où il a publié une vingtaine de livres.

Le roman *Iepurii nu mor* (*Les lapins ne meurent pas*) et a été publié en roumain en 2001 aux éditions Aula, puis réédité chez Polirom à Iași en 2007, ensuite traduit en français par Laure Hinckel et publié aux éditions Jacqueline Chambon (groupe Actes Sud) en 2012⁴.

Les événements se déroulent donc dans les années 1980 en plein communisme en Bessarabie, dans un village éloigné de la capitale. L'auteur s'applique à évoquer quelques histoires parallèles ayant comme protagonistes des activistes soviétiques locaux typiques, mais se concentre sur Alexandr Vakulovski – Sacha, un garçon de 10 ans, dont il fait son porte-parole, puisqu'on peut distinguer derrière son portrait des accents autobiographiques. Le rêve du jeune Sasha est de devenir pionnier, c'est-à-dire membre de la jeunesse communiste et de porter la cravate rouge selon le modèle de l'enfant suprême – Lénine dont tous les jeunes élèves souhaitent avoir été contemporains. L'école imprégnée de propagande communiste pratique un endoctrinement systématique et inculque aux élèves des convictions telles que, par exemple, le tsar exploitait les enfants, tout comme font les capitalistes qui ne sont même pas capables de nourrir leurs progénitures. C'est pour cela que Sacha est convaincu que tout le monde devrait être l'Union soviétique. Les parades communistes rythment la vie des élèves qui s'offrent à cette occasion des ballons et des friandises et vivent en attendant ces festivités avec leur éclat et leur protocole.

Sasha partage sa vie entre l'école où il se fait souvent gronder par l'implacable institutrice Natalia Petrovna, sa sympathie pour Sonia, une élève plus âgée que lui, la forêt de son village qui est son milieu de prédilection et les cochons de la famille qu'il a la charge de nourrir à midi.

¹ Le nom civil Ștefan change en Savatie lorsqu'il devient moine. L'édition roumaine du roman *Iepurii nu mor* est parue sous le prénom de Ștefan, tandis que celle française sous celui de Savatie.

² Prêtre moine.

³ *Intre Freud și Hristos* (quatre éditions), *Ortodoxia pentru postmoderniști* (deux éditions), *A iubi înseamnă a ierta* (trois éditions), *Nebunul* (deux éditions), *Antiparenting*, *Cartea mea de bucate*, *Când pietrele vorbesc*.

⁴ Il convient de mentionner en passant que les éditions Jacqueline Chambon ont publié des traductions de plusieurs auteurs roumains dont Ștefan Bănuțescu (deux romans 1996, 1998), Garabet Ibrăileanu (1991), Dan Lungu (trois romans), Gib I. Mihăescu (1997), Hortensia Papadat-Bengescu (1994), Camil Petrescu (1997), Liviu Rebreanu (1992), Marin Sorescu (deux romans 1991, 2006).

Des séquences parallèles à cette histoire ponctuent le roman et placent le lecteur, presque d'une manière sensorielle, au cœur de la vie rurale dans le contexte soviétique : des paysans qui se disputent le poste d'administrateur, un villageois qui tâche d'élever des lapins, les œufs cuits que Sacha mange le matin et à midi, les ballons brisés avec des cailloux lors des parades, des dialogues d'un communiste avec un Lénine imaginaire etc.

Temps et langage : la traduction des échanges interculturels

Le choix du contexte historique, politique et social dans le roman *Iepurii nu mor* (*Les lapins ne meurent pas*) est soutenu par toute une terminologie qui marque culturellement le texte investi par son auteur d'une tâche précise : dénoncer le lavage de cerveaux exécuté sur les enfants dès leur plus jeune âge.

Dans ce contexte, une traduction en français de ce roman peut paraître une démarche particulièrement difficile car, selon les dires de Paul Bensimon, « le fait culturel, dans son essence, résiste fortement à l'opération de traduction, d'abord en raison de son irréductible singularité, de son ancrage dans une culture originelle plus ou moins différente de la culture réceptrice » (*Palimpsestes* no 11/1998 : 10).

Si la culture est difficile à définir, la distance culturelle l'est d'autant plus :

« Dans le champ de la traduction, qu'entend-on par <distance culturelle> ? Cette notion désigne généralement l'écart perçu entre la culture d'origine et la culture d'accueil. Par sa position d'intermédiaire, qui va parfois jusqu'à la double appartenance, le traducteur semble bien placé pour évaluer la distance qui sépare deux cultures. Ou, à l'inverse, son rôle de changeur linguistique ne nuit-il pas à sa clairvoyance ? Qui change de langue croit changer de culture. Mais distance linguistique et distance culturelle ne sont nullement équivalentes. » (Richard, *Palimpsestes* no 11/1998 : 151)

Dans le cas analysé, deux catégories de marqueurs culturels parcourent le texte : d'une part la terminologie qui fait manifestement référence à la période soviétique avec tout l'équipement spécifique et, d'autre part, une série de régionalismes qui marquent localement le texte.

Nous nous sommes occupée dans cet article de la transposition en français de la terminologie soviétique employée en original, celle qui désigne l'organisation des élèves, des jeunes et des activistes fidèles au régime.

Afin de rendre le plus fidèlement possible cette terminologie, la traductrice Laure Hinckel utilise des emprunts et des reports, des mécanismes de traduction, les seuls capables de restituer la charge culturelle du texte de départ :

« Malgré certaines pertes de sens, malgré l'intensification ou l'atténuation subies parfois par la charge culturelle du texte original, à travers la traduction on peut dire que l'emprunt et le report restent des stratégies actuelles d'inscription de l'altérité dans le texte traduit. » (Constantinescu, 2012 : 200)

Ainsi, un terme très courant dans cet espace est *subotnic* (Baştovoi, 2007 : 25), terme venu du russe. Méconnu par les Roumains, il est chargé d'une sonorité pittoresque qui évoque une réalité spécifique au régime totalitaire soviétique. Il existe seulement dans la langue roumaine de Moldavie et signifie travail non rémunéré, soi-disant bénévole, effectué le samedi au profit de la communauté (comme on l'apprend à travers la note de l'auteur en roumain) et à travers d'autres sources⁵. Il est rendu tel quel en français « le jour du *subbotnik* » (Baştovoi, 2012 : 30) sans note, ni autre précision. L'effet escompté est obtenu, le contexte éclaire pleinement le sens et atténue l'effet de corps étranger qu'un tel terme pourrait produire. Il n'existe évidemment pas un terme équivalent en français, l'écart culturel entre ces deux civilisations étant considérable. Nous comprenons ici par « les deux civilisations » celle française occidentale et celle soviétique, quelle que soit la langue d'expression, la langue roumaine de Moldavie étant ici un exemple. La Moldavie a été à l'époque englobée dans l'Union soviétique qui lui a imposé son régime politique et une série de pratiques, d'activités et même un train de vie et une manière de penser spécifiquement communistes ; ces aspects se sont bien évidemment imprégnés dans la langue. Nous avons donc affaire ici à un cas particulier. Ce phénomène nous rappelle les dires de Jean-Louis Cordonnier selon lequel

« Le politique est en effet de première importance dans la détermination d'une culture et dans ses rapports avec les autres cultures. La traduction se trouve entièrement dans ce cadre, qu'elle montre les modes de traduire d'une culture dans son ensemble, ou qu'elle montre le mode de traduire d'un sujet particulier. [...] Politique et culture sont bien indissociablement liées. » (Cordonnier, 1995 : 9)

Un autre mot tout aussi curieux et tout aussi méconnu des Roumains en dehors de la Bessarabie est *pioniervojata* (Baştovoi, 2007 : 52). Une note de l'auteur nous apprend qu'il s'agit d'un terme qui vient « du russe *pionier-vojataïd'*, instructeur de pionniers », un personnage clé dans l'organisation de la jeunesse communiste. La traductrice en fait une structure hybride moitié français - moitié report : « la pionnière-*vojata* » (Baştovoi, 2012 : 64) et traduit en note celle de l'original et se l'approprie. Il faut dire que cela est souvent le cas, à savoir les notes dites « N.d.l.T. » sont en fait

⁵ <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ushakov/1046402>.

⁶ <http://dic.academic.ru/dic.nsf/kuznetsov/39280/>.

traduites telles qu'elles depuis les notes dans l'original. Il convient de préciser que l'auteur des notes dans ce roman écrit, je le rappelle, en roumain, doit disposer de compétences de locuteur de langue russe et doit être un bon connaisseur de la réalité soviétique de Bessarabie de l'époque en question.

Ces phénomènes culturels qui résistent à la traduction ont la vertu de reconstituer l'atmosphère culturelle source, le transfert culturel étant assuré à travers ces vocables apparemment obscurs et à l'aide du contexte. Ainsi, l'intention de la traductrice de dépayser le lecteur francophone est accomplie lorsqu'elle emploie sans italiques ni note le terme « des komsomols » (Baştovoi, 2012 : 180) traduisant *comsomolişti*⁷ (Baştovoi, 2007 : 150), terme tout aussi dépourvu de signification pour un Roumain non averti ; il s'agit en fait, selon le système éducatif communiste, d'élèves de plus de 14 ans appartenant à la jeunesse communiste. Même sans note, le contexte éclaire le sens en alignant les élèves selon les âges et les rangs : « Des petits pionniers, des grands pionniers, des komsomols, des pancartes, des voix venant de nulle part, des mégaphones. » (Baştovoi, 2012 : 180).

De même, *timurovişti*⁸ (Baştovoi, 2007 : 158) rendu par le report « timourovistes » (Baştovoi, 2012 : 189), terme que la traductrice explique en traduisant mot à mot la note de l'auteur : « des groupes de pionniers qui aidaient les personnes âgées et les pauvres en secret. Ils tiraient leur nom du héros du livre d'Arkadi Gaidar, *Timour et son équipe*. » Il s'agit de jeunes bénévoles qui portaient secours aux gens se trouvant en difficulté. Ce mouvement avait pris de l'ampleur et était pratiqué dans d'autres pays trouvés sous l'influence soviétique : la Bulgarie, la Pologne, la Tchéquie.

Hormis la préférence de la traductrice pour ces nombreux reports, nous signalons des emprunts inévitables. Ces emprunts sont déjà entrés dans le vocabulaire français en tant que marques caractéristiques du régime soviétique.

Le terme *colhoznic*⁹ (Baştovoi, 2007 : 180) est rendu par *kolkhozien* (Baştovoi, 2012 : 213), le *kolkhoze* étant déjà entré dans l'usage en français à travers les contacts culturels et étant enregistré dans des manuels d'histoire pour désigner une ferme collective, coopérative agricole dans l'URSS.

Boieri (Baştovoi, 2007 : 158) sont rendus par *boyards* (Baştovoi, 2012 : 189), mot d'origine slave connu en français comme faisant référence à de riches propriétaires dans l'Europe de l'Est médiévale, une sorte d'aristocratie orientale.

Le texte cible rate ensuite un emprunt à savoir le terme « koulak », déjà connu en français où il désigne un paysan qui possédait des terres avant la révolution bolchevique et qui faisait travailler des ouvriers salariés, l'expropriation de la propriété

⁷ <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ogegova/87278>.

⁸ <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ruwiki/363592>.

⁹ <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ogegova/86218>.

privée de ces koulaks au profit des kolkhozes étant un chapitre très douloureux de l'histoire russe et non seulement russe. Ainsi, le terme en roumain régional¹⁰ *culaci*¹¹ (Baştovoi, 2007 : 147) est-il rendu par « gros paysans » (Baştovoi, 2012 : 178), choix que nous considérons comme une perte sémantique et stylistique en même temps¹². Dans ce cas, la traductrice peut avoir ressenti sa version comme hyperchargée d'information culturelle et peut avoir opté pour une « domestication » du texte.

Ceci dit, nous jugeons le terme *pionnier* comme appartenant à cette stratégie. En roumain, le terme *pionier*¹³ (Baştovoi, 2007 : 20) désigne plus qu'une personne qui ouvre un chemin, qui s'engage la première dans une entreprise. Le terme est utilisé en tant que tel dans la version française *pionnier* (Baştovoi, 2012 : 25), mais bénéficie de l'appui d'une note en bas de page : « Pionniers : dans le système éducatif communiste, élèves de 9 à 14 ans » qui juraient fidélité au régime et portaient une cravate rouge.

De même, *octombrei*¹⁴ (Baştovoi, 2007 : 53), traduit par « octobriers » (Baştovoi, 2012 : 66) n'est pas un objet ayant rapport au mois d'octobre, mais « dans le système éducatif communiste de l'ancienne république soviétique de Moldavie, élève de 6 à 9 ans » selon la note de la traductrice ; il s'agit ici d'une note authentique de la traductrice à laquelle il faut ajouter que ces enfants portaient ce nom dans toute l'Union soviétique, pas seulement en République soviétique de Moldavie. L'explication en est qu'ils rappelaient l'« espoir » apporté par « le grand octobre » – la révolution des bolcheviks

Dans sa démarche traduisante, Laure Hinckel a opéré certains choix qui nous rappellent des axes que Paul Bensimon précise : « la contextualisation du traduire, les fonctions du texte traduit, les présupposés culturels qui agissent sur les processus de la réécriture traductive [...] les déterminations multiples qui pèsent sur l'activité traduisante. » (Paul Bensimon, « Présentation », *Palimpsestes* no 11/1998, « Traduire la culture », Presses de la Sorbonne Nouvelle).

Dans ce cas particulier de croisement des cultures et de chocs culturels, dans le cas de cette expérience d'intertextualité manifeste, il est évident que cette traduction réussie privilégie la culture source prenant garde de bien dépayser le lecteur, démarche que nous considérons légitime dans le contexte de l'information culturelle perçante apportée par la culture d'origine.

¹⁰ Emploi du terme en roumain régional car, pour *culaci*, en langue roumaine de Roumanie, le terme est *chiaburi*.

¹¹ <http://dic.academic.ru/dic.nsf/politology/3791>

¹² À titre d'exemple, nous mentionnons que le terme *koulak* a été entre autres employé par Andreï Makine dans ses romans, par exemple dans *Au temps du fleuve Amour*, Editions Robert Laffont, 1990.

¹³ <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ushakov/936734>

¹⁴ <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ruwiki/1073823>

Références

- Atelier de traduction* n° 27/2017, « Avez-vous dit culturel ? (I) », Editura Universității « Ștefan cel Mare » din Suceava.
- Ballard, Michel (1995) : *De Cicéro à Benjamin : traducteurs, traductions, réflexions*, Presses universitaires de Lille.
- Ballard, Michel (2006) : *La traduction, contact de langues et de cultures*, Artois Presses Université.
- Berman, Antoine (1984) : *L'épreuve de l'étranger : culture et traduction dans l'Allemagne romantique : Herder, Goethe, Schlegel, Novalis, Humboldt, Schleiermacher, Hölderlin*, Editions Gallimard.
- Constantinescu, Muguraș (2005) : *La traduction entre pratique et théorie*, Editura Universității « Ștefan cel Mare » din Suceava.
- Constantinescu, Muguraș (2012) : « Altérité dans le texte : entre report et emprunt, entre occasionnel et durable », *Palimpsestes* n° 25/2012, Presses Sorbonne Nouvelle.
- Cordonnier, Jean-Louis (1995) : *Traduction et culture*, Les Editions Didier.
- Lungu-Badea, Georgiana (2004) : *Teoria cultuuremelor, teoria traducerii*, Editura Universității de Vest, Timișoara.
- Mavrodin, Irina (2006) : *Despre traducere literal și in toate sensurile*, Craiova, Editura Scrisul Românesc.
- Meschonnic, Henri (1999) : *Poétique du traduire*, Editions Verdier.
- Palimpsestes* n° 11/1998 – « Traduire la culture », Presses de la Sorbonne Nouvelle.
- Pym, Anthony (1997) : *Pour une éthique du traducteur*, Artois Presses Université, Presses de l'Université d'Ottawa.

Références électroniques

- <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ushakov/1046402>
- <http://dic.academic.ru/dic.nsf/kuznetsov/39280/>
- <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ogegova/87278>
- <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ruwiki/363592>
- <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ogegova/86218>
- <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ushakov/837362>
- <http://dic.academic.ru/dic.nsf/politology/3791>
- <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ushakov/936734>
- <http://dic.academic.ru/dic.nsf/ruwiki/1073823>

Nous remercions Nina Gîscă et Vasile Țurac pour leurs précieux éclaircissements terminologiques.